

# George Sand, une femme d'exception

Le constat de Martine Reid, la nouvelle biographe de George Sand, est simple: cette catholique de souche, mise à l'index par le Vatican, piétine aujourd'hui au purgatoire. Certes, l'essentiel de son œuvre romanesque et autobiographique est disponible, mais ses lecteurs se raréfient et les manuels scolaires l'ont délaissée, au mieux ils proposent un extrait de ses romans champêtres, *la Mare au diable*, *la Petite Fadette*, *François le Champi*, mais pas une ligne de *Mauprat*, d'*Indiana*, de *Lélia*, de *Consuelo*. Entre Olympe de Gouges et Colette, entre Émilie du Châtelet et les garçonnnes de Victor Margueritte, il est néanmoins fréquent de repérer son nom comme le drapeau de la femme libérée des préjugés et de la tyrannie d'un mariage illusoire, qui lui donna deux enfants et un mari qu'elle abhorra. Mais si le pseudonyme de Sand dépasse les frontières du Berry, où la patronne de Nohant est aussi célébrée que sainte Anne d'Auray en Bretagne, c'est pour appâter les gogos, toujours à l'affût des errements croustillants des grandes amoureuses, avec un Musset alcoolique et volage et un Chopin souffreteux et malingre. Le romantisme, versant sentimental, comme on parlerait du versant italien du mont Blanc, a de jolis jours devant lui.

Derrière cette mousse, on oublie qu'elle a soutenu les souffrants et les laissés-pour-compte, qu'elle a aidé de sa notoriété les écrivains du peuple, qu'elle est sortie brisée des journées de 1848 et qu'elle ne comprit pas celles, grandioses, de la Commune. Femme de presse, elle dirigea *la Revue indépendante*, fonda *la Cause du peuple* et ne cessa de réclamer l'avènement d'une « république fraternelle » et égalitaire. Elle voyagea: ses *Lettres d'un voyageur*; son *Hiver à Majorque* sont à redécouvrir. Elle se passionna pour la botanique et la minéralogie (voir ce curieux roman, *Laura, voyage dans le cristal*, éditions Guérin, Chamonix). Elle investit les théâtres qu'elle voulait des lieux d'éducation et aima la musique plus durablement que les musiciens. Sa fortune ne la protégea guère, elle fut une enfant, une femme, une mère et une grand-mère meurtries par les tragédies – son père, héros des campagnes napoléoniennes, mourut quand elle avait quatre ans des caprices d'un cheval que lui avait offert Murat; sa mère, fille d'un vendeur d'oiseaux, la délaissa pour cueillir les jours auprès de joyeux drilles qui l'entretinrent; sa fille, en Electre gâtée, s'amouracha de l'épouvantable sculpteur Clésinger et devint sa pire ennemie. À quelque chose malheur est bon:

auprès de sa grand-mère, elle apprit le Berry des champs, des vallées, des villages, qui sera le terreau de son œuvre futur. Très tôt, le masculin et le féminin jouèrent de concert: s'habiller en homme dans une civilisation d'hommes la protégeait des importuns. On répète à l'envi qu'elle choisit le prénom de George comme étiquette berrichonne autant que masque en écriture, mais on oublie que son nom de Sand lui vient de ce Jules Sandeau, un romancier qui l'accompagna dans son lit, à Paris, et dans ses premiers pas littéraires. Ce Jules n'était pas le premier, ni le dernier: ils furent légion à partager le corps de cet esprit libre, jusqu'au fidèle Alexandre Manceau, sculpteur et homme à tout faire, l'amour comme la comptabilité. Elle eut ses « faiblesses »: en mère poule, elle chercha les faveurs d'éditeurs qui publieraient les médiocres romans de ses enfants. Elle ne fut guère récompensée que par Maurice, élève de Delacroix et as des marionnettes, qui enchantait les soirées de ses hivers berrichons. Elle fut fidèle en amitié: Balzac, Sainte-Beuve, Hugo, la cantatrice Pauline Viardot, Alexandre Dumas fils, et son « vieux troubadour » de Flaubert. Elle était de dix-sept ans son aînée, elle le tutoyait, il ne put jamais que la voussoyer. Elle

croyait en un avenir radieux, il était résigné à la médiocrité de ses semblables, tous « bourgeois en blouse » comme « bourgeois en redingote ». En dépit de leurs divergences ils s'estimèrent, et furent des hôtes enchantés l'un de l'autre, et des épistoliers prolixes.

Martine Reid nous fait voyager dans cette vie comme dans un drame romantique et populaire. Trois actes encadrés par deux dates: 1832, qui est celle de la métamorphose définitive d'Aurore Dupin en George Sand; 1876, qui est l'année des bilans esthétique et éthique. On pourrait lui reprocher d'avoir puisé d'abondance dans *Histoire de ma vie*. Elle n'en a pas moins fait un travail exemplaire, propre à maintenir en postérité la vie ordinaire d'une femme surprenante dont on connaît les éphémères liaisons orageuses, mais dont on ignore de plus en plus les courageux engagements politiques, et dont l'œuvre, abondant, est menacé par l'oubli.

Jean-François Nivet

*George Sand*, de Martine Reid, Folio biographies, 384 pages, 9,10 euros. Dans son dernier ouvrage, paru en mars, *Flaubert*, Gallimard, 534 pages, 25 euros, Michel Winock consacre un chapitre très enrichissant aux relations Sand-Flaubert.